

Perrine Le Querrec  
**Jeanne L'Étang**  
roman



**Bruit Blanc**

**Perrine Le Querrec**

**Jeanne L'Étang**

roman

Bruit Blanc

6 rue du Pont de Lodi, Paris 6<sup>ème</sup>

DU MÊME AUTEURE

*Le Plancher*, Les doigts dans la prose

*De la guerre*, Derrière la salle de bains

*No control*, Derrière la salle de bains

*Bec & Ongles*, Les Carnets du Dessert de Lune

*Coups de ciseaux*, Les Carnets du Dessert de Lune

© Bruit Blanc 2013

ISBN : 978-2-919402-19-9

[www.bruitblanc.fr](http://www.bruitblanc.fr)

*Aux onze femmes de ma famille*



# **MAISON MÈRE**



Elle entend. Jeanne. C'est Jeanne L'Étang. Elle arrive. Des feuilles humides. De la terre. La forêt. De l'air. Un cri. Celui de Jeanne L'Étang, née un jour d'octobre 1856. Pluie de feuilles, pluie de sang, pluie de cris. On la prend. On la débarrasse des feuilles. On la serre contre la bouche. « Jeanne ! Ma Jeanne ! » On la mouille de sang et de salive. On la nettoie. À coups de langue, entre « Jeanne ! » et « Jeanne ! » Lever les petits bras, nettoyer, là aussi, plis du cou, jambes cerceaux, poings virgules, cheveux noirs. Les yeux, longuement. Jeanne s'envole au bout de deux bras, plonge sous la robe, rencontre la peau. Appliquée. Transférée. Jeanne L'Étang a chaud. Elle s'endort contre Dora, Dora sa mère. Un sein au-dessus de ses cheveux noirs. On est à l'abri ici. Il fait chaud.

Maman court vers la maison. Jeanne dans son ventre. Jeanne est son ventre. Dora écrase les feuilles, caresse sa robe. Jeanne L'Étang respire à peine. Un autre cri accueille Maman. Pas un cri, un hurlement. Maman est attrapée, violemment ; Maman tirée, poussée, jetée, Jeanne L'Étang



recroquevillée contre sa peau. Le souffle de sa mère s'est accéléré, sa voix implore :

— Mais Maman !

Maismaman crie. Un bruit sourd. Une porte qui claque. Une clé qui se tourne.

Maman extrait Jeanne L'Étang de dessous ses jupons, de dessus sa peau. Elle berce sa toute petite fille dans ses bras, cherche le vêtement qu'elle a elle-même fabriqué, pendant des mois, une garde robe lilliputienne pour l'enfant qui grandissait dans son ventre. Elle a caché tout ce temps son ventre. Pas difficile. Elle voit si peu de monde. Juste ajouter des épaisseurs de vêtements. Enfin elle est arrivée, des semaines après le terme : Dora voulait garder son enfant à l'abri. Craignait par-dessus tout d'être séparée de cet amour qui avait remué et grandi et cogné en elle. Qui lui disait qu'elle avait été libre, une fois, par qui, quand, elle ne le savait plus. L'enfant déjà ne bougeait plus, privé d'espace, de nourriture, bientôt mort. Puis ressuscité dans la course de Maman vers la forêt. Maman qui se sauve. Pour accoucher loin de la maison, sur son lit de feuilles d'automne. Près de l'étang pour mouiller le visage qui transpire, pour rafraîchir la bouche qui crie la naissance. Et la voilà, Jeanne L'Étang. Dans les bras de maman, habillée de la petite blouse verte et rouge traversée par le semis de fleurs au cœur jaune. Maman s'accroupit, sa Jeanne dans le creux

du bras. Elle traverse la chambre close, s'immobilise devant le mur du fond, écarte un rideau qui dévoile une drôle de porte. Maman l'ouvre et à quatre pattes pénètre dans la chambre de Jeanne.

— C'est ta chambre mon bébé, c'est chez nous, voilà ton berceau, c'est moi qui l'ai fabriqué, et voilà tes draps, c'est moi qui les ai brodés, maintenant je vais écrire Jeanne L'Étang dessus, maintenant que je t'ai donné un nom, maintenant que j'ai vu et léché et nettoyé ton petit corps rose qui sent l'automne. C'est ta chambre, notre pièce, personne jamais ne te trouvera. Ici tu es à l'abri. Jamais tu ne dois parler. Jamais tu ne dois crier. Personne, Jeanne, ne doit t'entendre, ne doit te prendre, ne pourra jamais t'enlever à moi.

Au loin des cris : Maismaman. Dora pose sa Jeanne dans le berceau, recule à quatre pattes, referme la drôle de porte, baisse le rideau.

On est à l'abri ici.

Jeanne serre ses poings minuscules, ses cheveux de soie noire s'envolent sur l'oreiller brodé d'oiseaux.



C'est la mère qui cache. Qui est la mère ? Que cache la mère ? Qui cache l'enfant ? Qui est l'enfant ? Qui cache la mère ?



Jeanne L'Étang, entrée par effraction dans la vie, s'éveille. Elle voit sa première heure venir. Jeanne ressemble à un bourgeon dans sa blouse verte parsemée de fleurs jaunes. La pièce l'accueille avec tendresse. Le berceau près de la fenêtre profite de la chaleur poudrée du soleil. Jeanne a les yeux ouverts. La pièce se penche sur elle et l'admire. Un silence attentif et joyeux s'installe près du berceau. Une présence aimante. Le silence et Jeanne L'Étang unissent leur vie.

L'univers de Jeanne L'Étang se met en place. Un à un, les membres de sa famille viennent se présenter :

Soleil	Lumière	Ciel	Fenêtre
Poutrelles			Etais
	Absence		
Murs			Angles
Sol	Insectes	Bois	Ombres

Le silence ose sa première histoire.  
Tant qu'on aime, on grandit.



Le sein de Maman, plus gros que la tête de Jeanne. Le sein de Maman dans la bouche de Jeanne. Le sein de Maman a l'odeur de la peau de

Jeanne. Jeanne et Maman ont la même odeur. Maman s'écoule entre les lèvres fragiles de sa fille. Le sein de Maman est le point de départ et le point d'arrivée de chaque geste de Jeanne. Autour du sein, il y a Dora, il y a la chambre, encore plus loin il y a le grand dehors. Dans le sein de Maman, il y a l'univers de Jeanne, son suc et son sang, sa sève et son éternité. Les orteils de Jeanne se déploient comme un éventail.



Jeanne est encore à jouer avec son silence lorsque Maman entre. Un frottement, racler, tirer, pousser, le mur se desserre. Maman à quatre pattes passe sa tête, cherche Jeanne. Puis le corps de Maman, sa robe qui s'épanouit dans la chambre, et enfin elle toute entière. Géante se penche sur Jeanne L'Étang, la soulève du berceau, ferme ses yeux par des baisers tendres. Les baisers débordent sur les joues, les oreilles, la bouche, les cheveux, le cou. Jeanne est un peu fatiguée, fatiguée de l'absence et de la solitude. Elle laisse aller ses bras, ses jambes, sa langue. Ne retient rien. Ses soupirs coulent sur la robe de maman. Des plaintes comme des écailles durcissent autour d'elles. Maman franchit les quelques pas qui les séparent de la fenêtre et du ciel. Elle pose son front, chantonne pour sa Jeanne blottie entre son cou et ses seins. Les lèvres de Jeanne se referment sur le téton mou à

force d'avoir été sucé. Des mois que Jeanne L'Étang engloutit sa mère en commençant par ce morceau brun. Jeanne pèse dans les bras de Maman. Elle pèse contre le corps appuyé sur la cloison de bois, séparé du monde par la fenêtre et l'insoumission. Une folie vue du dehors, une folie vécue du dedans. L'écart entre les deux occupé par une folie tue. Jeanne se tait. Sa bouche est pleine du sein de sa mère.



C'est d'abord dans son propre corps que Maman est enfermée. Sa peau lui tient lieu de barrage contre le reste du monde. Son corps est une cage. Dont elle ne sort que pour tenir Jeanne.



Aujourd'hui, c'est le jour du premier pas de Jeanne L'Étang. La chambre s'écarte devant elle, des perspectives naissent à chaque tentative. Des pas hésitants devant lesquels la pièce s'inquiète. Elle se retient pour ne pas plonger au secours de la petite :

— C'est le jour du premier pas; elle va réussir, elle réussit toujours ce qu'elle entreprend.

Quelle fierté ! Jeanne marche. Si elle vacille, la pièce déforme un de ses murs afin qu'elle s'y rattrape.

Tout ce qui se passe dans la chambre prend une allure bancale, étouffée, folle.



Le tourment de Jeanne : la voix qui hurle sur Maman, qui la moque et l'insulte, la secoue et la pousse.

Ces bruits de l'autre côté du mur.

Ces cris.

Le silence de Maman.

Sa peur qui est sa compagne, l'engrais de son secret.

Le secret de maman s'appelle Jeanne L'Étang. La peur de Maman s'articule en mots qui se marchent dessus, qui n'écrivent rien, qui ne parlent qu'à Jeanne. Une langue inventée qui fait dire à Maismaman :

— Dora, cesse de marmonner !

Maman déshabille Jeanne L'Étang, la picore, la pique de la pointe de ses crayons, soulève ses bras, coiffe ses cheveux, parfois détache de sous sa jupe des tissus dont elle la pare - turban, châle, jupon -, l'entraîne dans une ronde colorée. Puis elle repose Jeanne, saisit son carnet et griffonne, le bout de la langue sorti, ses yeux allant de sa fille de chair à sa fille de papier. Les mots de Maman, ce sont des lignes, fusain et sanguine : elle dessine sa Jeanne, inlassablement joint courbes et arêtes, lui invente des décors, des amies, des jeux. Le cadre de ses

papiers dépasse celui de la chambre. Il ouvre le monde, trace des fuites sanglantes et ténébreuses. Jeanne L'Étang voudrait que cet instant soit définitif et que la suite jamais ne survienne. Lorsque Maman se lève précipitamment. Que sa tête brutalement se cogne contre le plafond pentu. Qu'elle tente de repousser les injonctions qui s'avancent mot à mot cri à cri

**Maismaman approche** que ses yeux opaques d'inquiétude **des pas au loin** que sa bouche tremble **bruit de clés** murmure « Maismaman ... » **serrure** lorsqu'elle regarde Jeanne d'un air désolé, se perd, la perd, lorsqu'il ne reste plus que des traces de fusain et de sanguine sur les bras et la robe de Jeanne, que sa mère est partie, la petite porte refermée, la clé tournée, le monde rétrécit à une cage, que la cage entre en Jeanne, que les barreaux la transpercent, que l'obscurité l'envahit.



Ma mère n'est pas folle. Elle est mon amie. Je suis la poupée préférée de ma mère. Traces blanches, traînées rouges, silence noir, je m'habille de ses lambeaux ; le visage tourné vers la fenêtre, j'attends le bruit de ses pas, je redoute tout autre bruit.

Ma seconde mère me prend entre ses murs.  
Ma chambre.

Ma chambre m'élève. Nous répétons les leçons : jour, nuit, absence, présence, bruit, silence. Ma chambre me prête ses murs pour que je m'y tienne, son sol pour que je m'y allonge, elle a même pensé à s'incurver pour me fabriquer une ligne sur laquelle mes yeux apprennent à caresser. Ma chambre me donne de la lumière, elle me donne la douceur de son bois, elle me protège de Maismaman, nous protège toutes les deux, Maman et moi. Ma chambre est mon château, ma forêt, mon soleil, mon étang, ma saison. Sur ses murs, mes premiers dessins, mes premiers mots, mes lettres rondes à la craie recopient les lettres de Maman.

M A M A MA MA. MAMAN, le mot le plus difficile à écrire.

Ma chambre, ma maman.

Elle me donne parfois, selon les saisons, des insectes durs et marrons, noirs et fragiles, des mouvements vifs, des cavalcades, des morts, sans doute des naissances mais je ne les vois pas.

Mais la leçon magistrale de ma chambre, c'est le silence.

Toutes ses formes. Tous ses genres. Ceux de l'intérieur. Ceux de l'extérieur. Ceux qui s'inspirent, se respirent, s'expirent. La nuit, le silence est le plus dangereux. On ne sait jamais ce qui va se passer. Il y a beaucoup de silence selon les heures. Ce peut être un silence hostile ou réconfortant. On ne sait pas. C'est l'incertitude du grand trou noir. Et puis les silences de jour, de la maison vide ou pleine, calme



ou colérique. Et il y a mon silence préféré. Celui de l'attente. De l'attente de Maman. C'est un silence très chargé, il porte la promesse de Maman.



Maman a laissé des quantités de tissus, longs serpents colorés dont elle entoure Jeanne pour ensuite la dérouler à toute allure, comme une toupie. Jeanne allongée dans sa mue. Attrape un tissu, le lève au-dessus de sa tête, l'agite : « Adieu ! Adieu ! Bon voyage ! » Un autre, d'une autre couleur : « Adieu ! Ne reviens pas ! Je ne veux plus vivre dans la maison de Maman. Je ne veux plus vivre dans la maison de Maismaman. » Jeanne s'endort, bras levé, un tissu bleu recouvre son visage. Jeanne L'Étang a trois ans.



Ce geste d'enfermer plusieurs fois par jour  
Entrer et repousser la porte  
Sortir et tirer la porte  
S'agenouiller, se relever  
Se baisser, s'agenouiller  
Enfermer sa Jeanne  
Son univers sous scellé  
Son amour enclot  
Son enfant invisible  
Enfermer

Enfermée

Parfois le silence s'anime. Rien ne bouge chez Jeanne. Des clés cependant se font entendre. Un peu plus loin.

Je t'enferme

Tu m'enfermes

Elle s'enferme

Nous nous enfermons

Vous enfermez

Elles m'enferment.



Jeanne, point d'interrogation au cœur de sa chambre. Point d'exclamation lorsque Dora ouvre. Au fil des mois, Jeanne points de suspension.



Maman et Jeanne, assises l'une contre l'autre, sur leurs genoux une robe encore vierge. Maman trace à la pierre rouge les contours d'un paysage fantastique. Les collines se tordent, les torrents déferlent des épaules jusqu'à la poitrine, une enfant aux cheveux noirs porte une lanterne. Elle emprunte une passerelle qui la mène devant une porte. La lumière éclaire les fleurs d'un vieux prunier qui pousse contre les coutures de la robe, racines et branches se courbent vers l'enfant. Jeanne et Maman, échines ployées. Maman pique les bordures

d'un point de croix serré. Sur l'envers de la robe, un chemin de noeuds et de fils apparaît. Jeanne travaille sur l'endroit. En longs points colorés, elle remplit les formes que Dora a cernées. La robe est une frontière. Les respirations accordées s'aiguisent sur les fils, se retiennent lorsque l'aiguille cherche son chemin, se reprennent dans l'étoffe percée. De fil en aiguille, Dora et Jeanne brodent leur présent.



Bruit de clé  
De l'autre côté  
Bruit de talons  
Maman  
Maismaman  
Plus bas, à droite  
Bruit de succion  
Pas dans le gravier  
Crachats  
Bruit comme la pluie  
Averses dans la tête  
Jeanne enfermée.



Nuit de lune. Jeanne prête à s'endormir lorsque Maman entre. Maman ! À une heure où seule l'absence est présente ! Jeanne se redresse, ses yeux noirs perdus dans ses cheveux noirs perdus dans sa

chemise noire. Maman repousse les couvertures qui écrasent Jeanne. Elle lui montre la lune, le ciel, l'au-delà. Elle lui sourit, clôt les lèvres pourtant toujours silencieuses, l'attire. Jeanne résiste.

Maman tire le bras plus fort, montre plus grand le ciel, la lune, l'au-delà.

Jeanne refuse.

Maman porte Jeanne hors du lit, l'enveloppe dans un châle et lui prend la main.

Le cœur de Jeanne se démet.

Dora a ouvert la porte.

Jeanne penche un peu la tête : il fait noir derrière la porte ouverte.

Dora s'impatiente, elle est cassée en deux dans l'embrasure.

Jeanne à quatre pattes. Avance derrière sa mère. Saisit le bas de la robe. À toute allure, elles traversent une pièce de noir. Puis une autre. Jeanne ne regarde rien, que Dora devant elle. Jeanne a peur. Maman se redresse d'un coup, attrape Jeanne, ajuste le châle.

Elles descendent.

Elles marchent.

Tournent.

Détournent.

Du froid soudain.

Dora pose Jeanne L'Étang.

Rabat le châle sur la chevelure.

Dora majestueuse vient de créer le monde.

Jeanne est sans pensée. Elle est dehors. Près d'un étang. Dans une forêt de nuit. Entourée d'arbres de terre de sons d'odeur de froid d'impensable de Maman de pierres de bruits nocturnes d'ombres. Elle oscille. Ne quitte pas Dora des yeux. Si elle venait à partir, que se passerait-il ? Le ventre de Jeanne se durcit. Une plainte sourd de sa gorge. Elle s'agenouille. Tire le châle sur elle. Devient rocher noir. Dora ne regarde plus Jeanne. Elle ramasse des brassées de feuilles, les jette en pluie, trempe ses bras jusqu'aux épaules dans l'eau glacée, en remplit ses mains en coupe, avance à genoux vers Jeanne camouflée, écarte le châle, verse l'eau sur le front de Jeanne. Jeanne qui tremble, Dora qui soudain comprend, arrache sa fille de la terre et part en courant. Maman ouvre des portes, grimpe des escaliers, Maman pleure, s'étouffe, tombe lourdement sur ses genoux, se blesse ; elles sont dans la chambre. Réfugiées l'une contre l'autre. Jeanne risque une main hors du châle, une mèche de cheveux, un œil. Elle se lève, embrasse Dora, la pousse vers la porte. Dora à genoux Dora ouvre Dora enferme. Jeanne s'assoit au centre de sa chambre. Sa chambre qui pensait l'avoir perdue et bruisse de toutes ses ombres pour dire son soulagement.



La chambre de Jeanne, suspendue dans les combles d'une maison parisienne, ignore tout de l'agitation de la capitale. Jeanne est cachée aux yeux des médecins législateurs, elle échappe à l'hygiénisme galopant, à sa gestion étatique des corps, aux classifications de tous ordres qui se mettent en place : sa mère serait-elle alors criminelle aliénée, criminelle d'habitude, criminelle d'occasion, criminelle par passion ou criminelle née ? La santé est un bien collectif dont Dora est privée. L'officier de santé n'entre jamais chez Maismaman, ne visite jamais Dora, ignore la présence de Jeanne.

Perversion, dégénérescence, homosexualité, peur du juif, criminalité, décadence, syphilis, statistiques, population migrante : Paris détruit ses taudis et se reconstruit dans un vocabulaire brutal.



Adossée à la nuit, Jeanne compte les étoiles. À la troisième, le côté gauche de sa chambre s'éveille, en alerte. Froissements, raclements, voilà Maman. Jeanne ne se détourne pas des étoiles. Soudain, elle est emprisonnée dans une flaque de lumière vivante. Dora tient une chandelle qui enflamme la moitié de son visage. Jeanne recule, stupéfaite par la silhouette de Maman qui n'en finit pas de s'étirer, de se déployer, de déborder sur les murs. Hésitante, Jeanne avance sa main. L'ombre l'avale. Jeanne

entre toute entière dans la flaque noire, s'y installe. Maman pose la chandelle, enjambe la frange de lumière et rejoint Jeanne. Elle tend ses mains vers un mur et donne à Jeanne sa première leçon de ténèbres.

Oiseaux, chats, ours, lapins, arbres, visages : les mains de Maman s'unissent, se plient, se chevauchent. Fièrè, cambrée dans sa robe de nuit, elle fixe sa Jeanne émerveillée, les cheveux torsadés qui mangent le visage blanc, les mains qui tentent de reproduire les gestes. Maman, dresseuse d'ombres, rejoint Jeanne, lui plie les mains, écrase et écarte ses doigts, jusqu'à ce que sur le mur l'ombre dentelée d'un visage apparaisse. Jeanne retient sa respiration. Elle croit qu'un souffle d'elle éteindra l'ombre, dissipera le visage.

Jeanne et la flamme s'endorment. Dora se penche sur sa fille, caresse ses joues, suit les chemins de mains enlacées qu'elle a brodés sur la chemise de Jeanne, des mains pour la caresser pendant la nuit, quand Maman est loin, de l'autre côté, un côté qui n'existe pas pour Jeanne. Elle gratte un peu les fils du bout de ses ongles. Cache ses mains sous la chevelure. Écoute la respiration courte et saccadée de sa petite. L'ambre coule sur les joues de Jeanne L'Étang tandis que la nuit s'installe. La rue est silencieuse, la maison est calme, la pièce paisible, Maman muette, Jeanne endormie, l'obscurité absolue. Maman retire ses mains. La

chemise se gonfle puis se dégonfle, une nuée de mains brodées pleut sur Jeanne. Maman se détourne, traverse la chambre à quatre pattes et disparaît.



Jeanne a quatre ans. La chambre aussi. Avant, cette pièce, ce n'était rien, rien qu'une soupente abandonnée, inutile. La soupente de la chambre close de Dora. Maintenant c'est la Chambre de Jeanne L'Étang.



Jeanne L'Étang est couchée, le silence contre elle. Après l'étreinte, il se dégage, allonge son cou jusqu'à ce que sa tête flotte au milieu de la chambre. Jeanne entend sa plainte. À force de l'écouter, elle connaît son éloquence et son épaisseur. Il emplit la chambre, d'un mur à l'autre, sombre la nuit, clair le jour. C'est pour Jeanne qu'il invente des histoires, qu'il se métamorphose. Il est une architecture modulable, repousse les murs, ouvre les portes, montre à Jeanne des au-delà qui lui serrent le coeur. Le silence reprend sa place contre Jeanne. Ses yeux sont fermés, elle remonte ses genoux tout contre son menton pour l'empêcher de trembler. La chambre se replie sur Jeanne L'Étang. Rien ne peut plus l'atteindre.





Un jour comme un autre Dora offrit à Jeanne une petite boîte en bois. Ce jour devint alors: le Jour de la Boîte.

Jeanne pose la boîte sur le plancher. Observe la lumière les poussières la boîte, que rien ni personne ne perturbe. Compacte. Secrète. Inquiétante. Jeanne s'avance, bascule le couvercle. La boîte est ouverte. Ses contours se dissolvent, elle flotte, couvercle béant. La lumière s'engouffre, crache jets de soleil et de poussières. Jeanne bondit et claque le couvercle. Elle colle son œil contre la fente, il n'y a plus que du froid. Si ce n'est que cela, alors elle connaît.

Le jour décline. Une colonne d'insectes aux élytres verdâtre passe le long du mur. Jeanne en capture un. Le loge dans la boîte. Referme le couvercle.

Jeanne L'Étang, la boîte sur les genoux, guette l'ennemi éventuel.



La maison se raidit sous le coup d'une inquiétude effroyable. Des rafales de cris éclatent, percent les murs, s'enfoncent dans le bois, crèvent les vitres, scient les meubles. Les portes claquent, les pièces s'effondrent. Bruits de course, bruits de chutes, coups, chocs. Terreur des brefs silences. Les

hurlements reprennent, traversent la maison, se plantent dans Jeanne.

— Mais Maman ! époumoné par Maman.

Cris si puissants de Maismaman que Jeanne ne les comprend pas. Ils parlent une langue de fureur :

— Non !

— Je t'interdis !

— Tu ne dois pas !

— Tu sais très bien que !

— Tu es folle !

— Je ne veux pas que tu !

— Viens ici !

— Ne recommence !

— C'est la dernière fois !

— C'est moi qui !

— Dora !



Il faut résister, Jeanne, résister aux attaques. T'armer. Te protéger. Creuser une tranchée. Fourbir tes armes. Connaître l'ennemi. Rassembler l'état major. T'entraîner. Être sur tes gardes. Sans répit. Prête à combattre. Toujours. Les murs de la chambre se dressent comme des boucliers. Les poutres croisent, rutilantes, menaçantes. Jeanne est dans un angle, tassée dans l'ombre. Elle pousse sur ses pieds, tente de s'enfoncer dans le bois. Les mots de Maismaman lapident. Un mot, une pierre. Oeil,

front, bouche, poitrine, ventre. Jeanne dépecée, ensevelie. Bourre sa bouche de jupe, replie ses bras sur son visage. Maman crie, Maman rit, le vide derrière la porte déborde. Jeanne disparaît derrière ses paupières closes.

Ici tout n'est que peur, désordre et folie.



Dora blottie, Dora bouleversée. Larmes et morve suspendues au fil qu'elle tire à travers la chemise de Jeanne. Sous l'aiguille émerge une nuée de figures noires et incomplètes. Le soleil entre tout droit par la fenêtre, partage la chambre en quatre, deux zones de clarté, deux zones d'ombre. Jeanne pousse sa mère vers la lumière. Centimètre après centimètre. Tout ce qui touche la lumière semble y flotter, y scintiller comme si les choses n'appartenaient plus à la terre. La tête de Maman se courbe sous la langue du soleil. Elle se laisse glisser sur le jupon de Jeanne.

Dora s'est endormie. Jeanne commande à la chambre de ne plus faire de bruit. Jeanne L'Étang est heureuse. Le soleil fond lentement dans sa bouche, les oiseaux aiguissent leur note, Maman dort, libérée, consolée.



Que serions-nous sans nos limites ?  
Que serait-elle sans ses limites ?  
Que seraient-elles sans leurs limites ?



Maman souffle la chandelle après une dernière séance d'ombres. La nuit s'étend autour de Jeanne. Les ombres deviennent redoutables. Jeanne roule entre ses doigts la cire encore chaude et collante. Elle pose dans un rayon de lune les boulettes difformes. Au bout de chaque doigt, une pellicule blanche. Peaux et copeaux de cire. Silhouettes indéçises, spectrales. Brûlures. Jeanne rassemble les minuscules fantômes. En fait une pelote. Qu'elle tient maintenant fermement entre ses doigts. Qu'elle aplatit maintenant fortement entre ses doigts. Le cadavre gras et luisant s'échappe. S'écrase sur le plancher.



Elles sont deux petites filles dans la chambre de Jeanne. L'une a vingt-deux ans. L'autre cinq. Assises entre les murs. Menton sur les genoux, bras croisés autour des jambes. Jeanne occupe l'espace triangulaire percé dans le corps de Maman : aisselle-coude-pubis. Maman porte une robe grise. Jeanne

porte sa chemise de nuit blanche brodée de lunes noires et de guirlandes d'étoiles jaunes qui s'enroulent autour de son cou et de ses poignets. Du haut de ses genoux Maman fixe un horizon invisible. Jeanne se perd dans l'errance de sa mère. Elle l'accompagne dans sa destruction immobile et silencieuse du monde.

Devant elles, des feuilles couvertes d'empreintes. Leurs doigts, vingt ovales de fusain noir. L'appétit de Maman à recouvrir les feuilles. Et soudain sa nausée. Son repli. La feuille qu'elle abandonne, les bras qu'elle croise sur ses genoux. Jeanne reste encore un moment penchée sur leur constellation charbonneuse. Du bout de ses doigts noirs, elle retire de sa bouche une mèche mouillée de salive. En écarte d'autres emmêlées sur son front. Puis bascule en arrière, se cale contre Maman, pose son visage strié de fusain sur les lunes de ses genoux. La lumière les enferme, dessine lignes et entailles.

Elles sont marquées par la croix noire de l'ombre projetée, immobiles et lointaines, unes et indivisibles.



Il y a dans la chambre de Jeanne, des poupées de tissus, des créatures de fils, de boutons et de galons, une caravane d'animaux mous et bariolés, des pommes de pins, des peaux de bouleaux, parfois des bouquets de feuilles; il y a ce que Maman considère

comme inoffensif, et le reste du monde. Un monde que Jeanne apprend par l'absence. Elle imagine un univers qui tient dans la poche de sa mère et les cris de Maismaman. Et puis il y a ces longs moments où plus rien ne pénètre dans la chambre, où les poches de Maman restent vides. C'est alors qu'elles cousent, pour compenser l'absence du dehors, pour composer la présence du dedans.

Il y eu les deux fois où Maman donna à Jeanne des livres. Un Abécédaire. Les Fleurs Animées de Grandville. Apprendre à regarder les images fut chose simple. Apprendre à lire fut un combat. Entre Dora et les mots. Entre les images, les lettres et la voix. Ce qu'on lit, parfois on ne peut le dire. Maman se perd dans des mots qu'elle peut lire mais pas prononcer, des mots qu'elle peut broder mais pas articuler, des mots qu'elle peut dessiner, mais qui dans sa bouche ne sont que silences vertigineux, filets de salive, visage contracté, mains crispées, convulsions. Jeanne se précipite sur le livre, l'enfouit sous son matelas, embrasse les yeux de sa mère, appuie sur sa langue, s'allonge sur son corps.

Ce qu'on lit, parfois on ne peut le dire.



La grande feuille de l'Abécédaire borna longtemps le champ de leur apprentissage.

**A**

Ar-le-quin

**B**

Ban-dits

**C**

Cou-tu-ri-ère

**D**

Do-reur

**E**

E-glan-ti-er

**F**

Fleu-ris-te

**G**

Gar-de cham-pê-tre

**H**

Her-cu-le

**I**

I-gno-rant

**J**

Ja-bot

**K**

Ki-os-que

**L**

Lai-ti-ère

**M**

Ma-do-ne

**N**

Nè-gre

**O**

Or-don-nan-ce

**P**

Po-li-chi-nel

**Q**

Que-nou-il-le

**R**

Ron-de

**S**

Ser-pent

**T**

Tu-ren-ne

**U**

U-su-ri-er

**V**

Vo-lant

**X**

Xa-vi-er

**Y**

Y-o-le

**Z**

Zè-bre

C'était là beaucoup de mots que Jeanne ignorait. La scène contenue dans la vignette donnait à la lettre le premier rôle. Dessus, autour, devant, des personnages, des animaux, des maisons, des paysages. L'**H**ercule qui soulevait le **H** fascinait Jeanne. Et l'**O**rdonnance qui passait sur son cheval à travers le **O**. Le **S**erpent qui se mélangeait au **S**, tandis que des fleurs enguirlandaient le **G** du **G**arde champêtre. Et l'enfant à genoux devant son maître